Zeitschrift: Hebamme.ch = Sage-femme.ch = Levatrice.ch = Spendrera.ch
Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband
Band: 108 (2010)
Heft: 5

Buchbesprechung: ELisabeth Badinter : le conflit, la femme et la mère
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

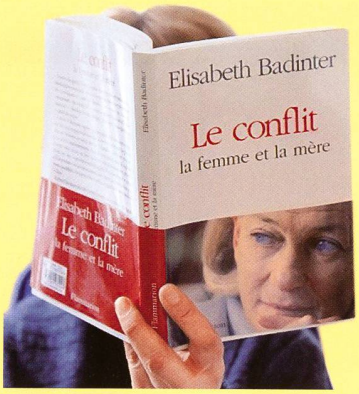
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Livre

Elisabeth Badinter – Le Conflit, la femme et la mère

Flammarion, 2010, 256 p., ISBN = 978-2081231443

Le féminisme, c'est aussi la liberté de choisir pour toutes (et tous)!



Décidément, Madame Badinter, votre dernier livre fait beaucoup parler de lui... A mon tour, en tant que sage-femme et politicienne, de réagir à vos propos.

D'accord avec vous, Madame, l'apologie de la mère parfaite a de quoi décourager certaines. Concilier vies familiale et professionnelle a toujours été une gageure, pour les mères en particulier: en Suisse, dans 80% des familles avec de jeunes enfants, c'est la femme qui assume tâches domestiques et familiales. Une femme qui, comme le dieu Shiva, se doit de posséder plusieurs bras: un bras qui bosse, un bras qui brosse, un bras qui désinfecte les bosses! Si l'on y ajoute la pression des magazines en faveur des 3P – perfection, polyvalence, poids idéal – on obtient un aperçu du marathon imposé à la femme moderne. Laquelle est, selon Benoît Groult, «composée d'une épouse aimante, d'une mère de famille qui s'efforce de ne pas transiger sur ses devoirs, d'une intellectuelle qui apprécie les livres et les spectacles, d'une ménagère diligente et d'une sportive très passable.»

Toujours d'accord avec vous, Madame Badinter, la mode du retour des femmes au foyer, remise au goût du jour par Eva Herman et autres *desperate housewives,* est un immense retour en arrière dans l'émancipation féminine et un énorme gâchis économique. C'est aussi un risque terrible pour les femmes, à l'heure où un mariage sur deux se solde par un divorce.

Mais là où je ne vous suis plus, Madame, c'est dans votre stigmatisation de celle que vous nommez «la bonne mère écologique». Au contraire de ce que vous dites, accoucher à la maison, se méfier des césariennes, materner et allaiter six mois, ce SONT des gestes féministes! Sans parler du bonus pour la santé de l'enfant, l'accouchement le plus naturel possible est une fantastique occasion d'expérimenter sa force de femme, de s'approprier son corps et d'affirmer son autonomie, au lieu de «se faire accoucher» par un médecin, masculin par-dessus le marché. Bien sûr, pour les cas où c'est nécessaire et pour celles qui le préfèrent, l'accouchement médicalisé est une heureuse alternative: le féminisme, c'est aussi la liberté de choisir pour toutes (et tous)! Quant à l'allaitement, c'est – toujours pour celles qui le choisissent et en plus de l'aspect «santé» – un plaisir, un plaisir pratique, qui libère au moins autant de temps que l'usage des couches jetables: rien à acheter, stériliser ni préparer!

Vous le reconnaissez vous-même: l'un des freins puissants au désir d'enfant est l'absence d'une politique familiale coopérative pour les femmes. On le mesure à l'écart de natalité entre la France et la Suisse, pays qui ne connaissent de loin pas la même politique familiale: en soi, la «bonne maternité écologique» n'éloigne donc pas les femmes du marché du travail, c'est ce que la société en fait qui est déterminant.

Pour permettre aux femmes d'être pleinement mères, de la manière qu'ELLES souhaitent, à nous de changer cette société et de généraliser, entre autres, les congés paternité et les crèches d'entreprise! Le féminisme ne saurait se résumer au biberon obligatoire pour cause de société machiste: même s'il y a encore à lutter, être femmes et pleinement mères, nous voulons les deux!

Liliane Maury Pasquier: «Être femmes et pleinement mères, nous voulons les deux!» – www.lesquotidiennes.com > Chambre à part, 16 février 2010.

La vision erronée d'une pensée unique

Tout d'abord, je dois vous dire que c'est un livre passionnant et bien écrit et que, même si je suis loin d'être d'accord avec tout (voir ci-dessous), sa lecture m'a apporté quelque chose, m'a fait réfléchir.

Sur de nombreux thèmes, je suis en parfait accord avec Mme Badinter et je pense que son analyse est juste, MAIS sur un point central, celui de l'allaitement maternel, sa thèse est – à mon avis – erronée. Elle est erronée car – au contraire des autres points présentés dans le livre, qui sont eux, dans l'ensemble, plutôt bien documentés – le sujet de l'allaitement n'a pas été analysé de manière rigoureuse par son auteur. Sur l'allaitement, Elisabeth Badinter laisse parler ses impressions, préjugés et rejets et, du coup, elle écrit des choses au mieux non prouvées, au pire complètement fausses... Et, dans les deux cas, montre une vision simplificatrice et réductrice des mamans allaitantes.

Peu de personnes rejetteront une des thèses du livre, fort bien développée, qui est que, pour que le taux de natalité élevé de la France se maintienne, il faut que les femmes puissent continuer à vivre leur maternité comme elles l'entendent, et qu'un modèle théorique de la «mère parfaite» qui renonce à sa carrière et à sa vie de femme, ne leur soit pas imposé. Mme Badinter compare les politiques natalistes des différents pays européens (dont les pays nordiques toujours cités comme modèles dans ce domaine) et elle démontre que ce ne sont pas forcément les politiques les plus généreuses qui encouragent la natalité. Ce sont les politiques qui permettent aux mères d'avoir le choix de travailler ou pas.

Deux livres en un seul

Ce concept clef de la nécessité du choix et du libre arbitre pour les femmes est bien développé et argumenté (et je suis naturellement pleinement d'accord), mais elle le mêle à une autre analyse, celle des dangers du «naturalisme». Si bien que j'ai eu parfois l'impression de lire deux livres en un, qu'il y avait deux thèses différentes dans le livre, qui s'entrecroisaient sans ja-

Photo: www.lesfeesmeresadomicile.fr

mais vraiment se rejoindre de manière solide. La première thèse principale expose le danger d'une société inégalitaire qui dirait aux femmes «pour être une bonne mère vous devez quitter le monde du travail et vous consacrer 100% à votre enfant». La seconde thèse principale est celle exposant les dangers du «naturalisme».

Mme Badinter brandit le courant écologique comme l'ennemi de la femme, car conduisant par le biais de pratiques telles que l'allaitement long, les couches lavables, le retour à la maison, le cododo, à une subrogation de tous les désirs de la femme, la soumettant complètement à son bébé qui devient le centre de son univers. Dans ce modèle, décrit de manière sarcastique par Mme Badinter, la mère investit à 100% dans son enfant (devenu son nouveau maître). Motivée par le sentiment profond de sauver la planète, et imbue d'un sentiment de supériorité total par rapport aux autres femmes, elle s'oublie, elle oublie sa carrière, elle oublie son mari, et elle se prépare des vieux jours difficiles, si jamais le dit mari s'enfuit en courant. C'est donc modèle dangereux selon Mme Badinter.

Cependant, nulle part dans le livre ne prouve-t-elle que l'essor de ces pratiques «naturalistes» (que d'autres appelleront le «maternage proximal») a eu – ou pourra avoir – un effet direct sur l'inégalité entre les hommes et les femmes ou sur le rôle des femmes dans la société en France. Elle craint simplement qu'on y arrive si le courant écologique prend le dessus. Du coup, on est vraiment dans le catastrophisme annoncé mais non prouvé: pour que la thèse tienne la route, il faudrait d'abord démontrer que:

1. le «naturalisme» s'est suffisamment répandu
2. et qu'il y a un lien direct entre ces pratiques et l'inégalité entre hommes et femmes.

Sur le premier point, Mme Badinter essaie de montrer l'essor de ces pratiques écologiques/de retour au naturel en utilisant l'exemple de l'allaitement et en montrant l'augmentation des taux d'allaitement en France, mais on est bien loin d'une situation où l'allaitement au-delà de quelques semaines serait la norme en France. Oui, les taux ont augmenté, mais nous sommes un des pays d'Europe où on allaite le moins et où on allaite le moins longtemps. Crier au loup quand il s'agit de l'augmentation des taux d'allaitement me paraît donc un raisonnement pour le moins tiré par les cheveux.

Quant aux autres pratiques de maternage proximal, leur adoption par la population n'est pas mesurée. Ici aussi, Elisabeth Badinter crie au loup. Oui, ces pratiques se développent. Oui, la presse en parle. Oui, on voit de plus en plus de bébés portés en écharpe. Oui, l'alimentation bio a le vent en poupe. Oui, le sujet du cododo est légèrement moins tabou qu'avant... Mais de là à traiter ces pratiques comme si elles étaient en passe de devenir en France le nouveau standard de la maternité, il y a un grand fossé à franchir, fossé que Mme Badinter ne franchit pas de manière convaincante.

Quant au deuxième point, qui serait d'établir un lien direct entre ces pratiques et l'inégalité entre les hommes et les femmes, là le livre est muet, et pour cause. Mme Badinter fait du maternage proximal une description caricaturée. On sent ici un décalage générationnel et une incompréhension totale: on sent la distance entre une femme qui a l'âge d'être grand-mère, et les jeunes générations de mères qu'elle observe avec beaucoup d'étonnement, et un peu de condescendance. D'ailleurs, en parlant de grand-mère, je me suis prise à imaginer, en lisant le livre, que nous étions peut-être dans une situation où la fille ou belle-fille de Mme Badinter allaite son enfant de 3 ans porté en écharpe, cododote, et couche-lavotte, et où Mme Badinter n'en peut plus d'énervement face à des pratiques aussi archaïques mises en place sous son nez!

Sans vouloir «faire de la psychanalyse de comptoir», j'ai eu l'impression en lisant le livre qu'il y avait deux Elisabeth Badinter à l'œuvre. L'une est très rationnelle, bâtissant brique par brique un raisonnement élégant

sur la place actuelle des femmes dans la société, les limites du concept d'instinct maternel, les comparaisons éclairantes entre les différents pays... Et l'autre est beaucoup moins objective, plus émotionnelle, sarcastique, voire à la limite méchante, lorsqu'elle décrit les mamans écolo, celles qui allaitent, et les associations de soutien à l'allaitement. Comme si elle avait du mal à observer ce qui se passe chez ces mères d'aujourd'hui de manière distanciée. Comme si elle observait ces femmes au travers du prisme de sa propre expérience (expérience dont elle se refuse à parler mais que l'on devine bien différente). Comme si chez elle, la philosophe et la mère (ou grand-mère, je ne sais pas) avaient un peu du mal à cohabiter.

Malheureusement, elle ne cherche pas trop à comprendre ces mères et elle manque carrément d'empathie. Par exemple, quand elle s'est moquée de celles qui cuisinent du brocoli bio (sur France Inter), elle oublie facilement tout le débat sur les pesticides, la vache folle, et autres «joyeusetés» de notre alimentation industrielle, joyeusetés qui nous rendent toutes un peu parano quant à ce qu'on met dans l'assiette de nos enfants.

Quand elle consacre un chapitre entier à faire de l'ironie facile sur le dos de La Leche League, elle oublie les milliers de femmes qui ont raté leur allaitement par manque de soutien, d'information, et à cause du machisme qui sévit souvent encore dans le corps médical. Elle oublie aussi les femmes qui ont réussi des allaitements qui leur tenaient à cœur, justement grâce à des associations comme La Leche League.

Sur le sujet de La Leche League, j'ai d'ailleurs trouvé le ton vraiment désagréable et les reproches infondés. Qu'on ne soit pas d'accord avec toutes les valeurs de cette association, soit. Mais, de là, à en faire les investigatrices d'un complot planétaire visant à forcer toutes les femmes à allaiter, il ne faut «pas pousser mémé dans les orties»! Et, quand elle consacre plusieurs pages à «casser du sucre» sur le dos de la CoFAM et son Initiative Hôpital Ami des Bébés, elle balaie d'un geste les efforts d'un groupe justement focalisé sur le respect des mères, des pères, et de leur nourrisson – respect de leurs désirs et de leur choix, quels qu'ils soient!

Là où je la rejoins cependant, c'est dans l'idée que le maternage proximal n'est pas adapté à toutes les mères, et qu'il serait dangereux d'en faire l'étalon de la maternité parfaite. Je pense qu'il existe de multiple manières d'être une bonne mère (ou une mère «simplement bonne», comme le dit Winnicott), et que nul ne détient de supériorité en la matière. Et qu'il serait dangereux de faire de l'allaitement un des critères de la «bonne mère».

Je pense qu'il est extrêmement important qu'on n'utilise pas l'arme cruelle de la culpabilité pour faire pression sur les femmes afin qu'elles allaitent. Je crois aussi qu'elle a raison de parler de l'ambivalence de nombreuses femmes quant à l'allaitement, à l'aspect animal/mammifère que cela suppose, et qui ne plaît pas à toutes. Et elle a raison de dire qu'il est parfois difficile, dans un moment de la vie où on est vulnérable, de bien résister à la pression de l'entourage.

Alors oui, je pense que certaines femmes, ambivalentes par rapport à l'allaitement, et n'osant dire «Cela me dégoûte» (car comment dire cela à sa sage-femme, ou sa meilleure amie qui a elle allaité?), se rangent derrière des prétextes plus politiquement corrects: «Je suis pudique», «Mon mari veut donner le biberon», «Je n'aurai pas assez de lait », etc. Le fond du problème, c'est qu'elles n'en ont pas envie et c'est quelque chose qu'il faut profondément respecter.

Mais il n'est pas facile d'aborder la discussion sans blesser sur ces questions délicates d'envie et de désir, et de rapport au corps. La grosse difficulté, pour le corps médical ou pour tous ceux travaillant dans le domaine, c'est d'arriver à informer sans culpabiliser. Est-ce vraiment possible? Pas évident quand on voit les réactions «à fleur de peau» des unes et des autres quand le sujet de l'allaitement est abordé.

Bien au chaud, toute seule dans son bureau...

Le problème de fond, c'est que Mme Badinter se dit «philosophe» (en tout cas, chez mon libraire, son livre était au rayon Philosophie) mais son livre est en fait un ouvrage de sociologie. Elle travaille comme un philosophe (au chaud, toute seule dans son bureau), mais traite de sujets de société pour lesquels, justement, il aurait fallu sortir de son bureau, faire des enquêtes, réaliser des entretiens. Faire un vrai travail de sociologue aurait été utile.

Sur la plupart des thèmes étudiés dans le livre, ce n'est pas un problème car elle a pu utiliser les études sociologiques réalisées par d'autres, les statistiques de différents organismes. Mais, quand elle parle de l'attitude des mères par rapport à l'allaitement, elle rencontre un problème majeur: il y a très peu d'études, très peu d'analyses statistiques. Et d'ailleurs, elle le reconnaît elle-même: «Il n'est pas facile de savoir ce que les femmes pensent vraiment de l'allaitement aujourd'hui où l'ambivalence maternelle est occultée».

J'aurais bien aimé que, devant cet écueil, elle parte à la rencontre d'un échantillon représentatif de mères allaitantes. Mais, pas du tout. Pas besoin de données ni d'études ni d'entretiens pour définir trois types de femmes allaitantes, ni pour théoriser sur le niveau intense de culpabilisation auquel sont soumises les jeunes accouchées. C'est «l'impression» de Mme Badinter que nous entendons. Impression qu'elle a formée en faisant quelles recherches? En parlant à qui? On ne sait pas. Quand elle généralise sur la culpabilisation dont souffrent les femmes qui écoutent les discours pro-allaitement du personnel médical, qu'est-ce qui lui permet de dire que ce problème est plus important (quantitativement ou qualitativement) que le problème des mères allaitantes qui sont découragées dans leurs efforts par un pédiatre qui leur conseille de passer à l'allaitement mixte? Ou par un pédopsychiatre qui leur assène qu'au-delà de six mois d'allaitement, elles sont des mères incestueuses?

Aucune enquête statistique, aucun entretien qualitatif auprès de mères n'ont apparemment été effectués. Je trouve donc qu'il y a un certain manque de rigueur dans l'analyse, ou du moins que la rigueur n'est pas répartie également dans ce livre. Du coup, son analyse paraît biaisée, voire parfois à la limite de l'honnêteté intellectuelle.

Par exemple, dans son livre, elle prétend que la meilleure preuve que de nombreuses femmes n'ont, en fait, pas envie d'allaiter, c'est que le taux d'allaitement est très élevé à la maternité mais qu'il «se casse la figure» ensuite, une fois les mères rentrées chez elles. Mais ici, à nouveau, il ne s'agit que de son opinion, non étayée par une enquête ou une recherche sérieuse. Une toute autre conclusion pourrait être de dire que ces femmes avaient envie d'allaiter mais ont échoué, car l'allaitement n'est pas si facile au début et qu'elles ont été mal conseillées et entourées – et que donc leur motivation (ou manque de motivation) n'est pas la raison de l'arrêt de l'allaitement...

Mme Badinter dit ne pas être contre l'allaitement et comprendre que certaines femmes s'y épanouissent, mais sa vision de l'allaitement est tellement caricaturale que c'est pire qu'une attaque directe. Elle écrit que le discours ambiant exige un allaitement exclusif pendant six mois, et deux ans en mixte. Mais elle fait comme si ces recommandations de l'OMS étaient l'unique norme vers laquelle toutes les mamans allaitantes – et tous les professionnels de santé conseillant les mamans allaitantes – tendaient en France aujourd'hui, comme si c'était le seul choix possible. Elisabeth Badinter parle d'allaitement comme s'il y avait en France aujourd'hui qu'un discours unique sur l'allaitement, celui prôné par une conspiration de La Leche

Photo: Judith Fahner

League et de l'OMS. Rien n'est moins vrai. La Leche League (avec tout le respect que je dois au travail de cette association) n'a pas le monopole du discours sur l'allaitement. Et, de toute manière, même le discours de La Leche League est loin d'être monolithique.

Il existe de nombreuses associations de soutien à l'allaitement. Il existe de multiples points de vue, de multiples manières de vivre un allaitement. On peut allaiter trois semaines, trois mois, ou trois ans. On peut remplacer une tétée ou plus par un biberon, soit de lait tiré, soit de lait infantile. On peut faire carrière et allaiter. On peut être féministe et allaiter. On peut avoir une vie de femme épanouie et allaiter. On peut avoir l'allaitement qu'on veut, où on veut, quand on veut.

Mme Badinter écrit que, pour allaiter, il faut être en tête à tête avec son bébé 24h sur 24h sans échappatoire. Mais, d'une part, biberon ou allaitement, les premiers mois d'un bébé sont intenses et, d'autre part, on peut faire de l'allaitement mixte si on veut, on peut tirer son lait pour donner un biberon au papa, on peut s'organiser en fonction de ses désirs, de son niveau d'énergie. Et non, l'allaitement ne veut pas dire (encore un poncif!) que le papa est mis à l'écart! En la lisant, j'ai vraiment eu l'impression qu'elle n'avait jamais rencontré de maman allaitante de sa vie, et que sa seule expérience du sujet était l'ouvrage d'Eliette Abécassis sur la maternité, un livre qui est en fait... un roman!

L'autre problème est un certain mépris pour le fait scientifique. Je trouve cela un peu décevant qu'une personne aussi brillante et cultivée écrive tout un livre combattant le «naturalisme» sans parler une seule fois des risques réels et documentés liés aux changements climatiques. Et c'est aussi un peu effarant de voir que la réalité scientifique sur les bienfaits de l'allaitement – pour la mère ET pour l'enfant – soit à ce point minimisée ou «mise sous le tapis».

Pendant un des ses entretiens, Mme Badinter a répondu que, de toute manière, les pédiatres changeaient d'avis tous les trente ans sur le sujet, impliquant donc que le soutien actuel du corps médical pour l'allaitement n'était qu'une lubie, et que le contraire serait défendu dans trente ans. Peut-être, mais il y a tout de même – je sais, c'est révolutionnaire de le dire – la notion de progrès scientifique, non? Les pédiatres ont changé d'avis sur l'allaitement entre les années 60 et nos jours, parce que des études scientifiques ont montré les bénéfices de l'allaitement sur la santé de populations dans leur ensemble. Il ne s'agit pas d'un effet de mode.

Au final, Elisabeth Badinter se trompe d'ennemi

Je trouve que c'est un livre qui pose les bonnes questions mais qui, quelque part, se trompe d'ennemi. Ce qu'Elisabeth Badinter écrit sur l'effet néfaste qu'a eu la crise économique des vingt dernières années sur le travail des femmes – le fait que quand le monde du travail vous apporte peu, vous donne des salaires inférieurs aux hommes, et peut vous jeter comme un kleenex, il est tentant de rentrer à la maison – vaut la peine d'être rappelé. A mon sens, c'est un thème du livre qui aurait pu être développé beaucoup plus. Qu'est-ce qui pourrait être changé dans le monde du travail pour le rendre plus accueillant pour les femmes? Comment parvenir à cette fameuse parité des salaires qui n'existe dans aucun pays?

Je ne crois pas que s'arc-bouter sur le courant écologique comme étant l'ennemi public Numéro 1 du féminisme soit la bonne priorité. Franchement, si notre seul problème était la pression pour l'allaitement et le passage aux couches lavables, on s'en sortirait très bien, merci! Ce serait peut-être plus utile de parler du plafond de verre, de l'image extrêmement sexiste véhiculée par la publicité dans la plupart des médias, du manque criant de représentation des femmes dans les instances dirigeantes des entreprises, du manque de places en crèche, du peu d'entreprises qui proposent des horaires souples, de la discrimination à l'embauche, etc. Pour celles qui essaient aujourd'hui de tout concilier (enfants, travail, mari, et vie personnelle), c'est sur ces sujets-là qu'il y a urgence. ◀

Ségolène Finet, co-fondatrice mamaNANA, une boutique en ligne qui propose un large choix de vêtements et de lingerie pour «Allaiter en Beauté»(tm).
Site Internet et blog de Ségolène:
www.mamaNANA.com